

# Participer, mais à côté... ou «pour une clinique de la participation»

Olivier SALAMIN\*

Après avoir interrogé le «vouloir le bien de l'autre» au travers de la lecture que le Dr Jacques Lacan donne du geste de Saint Martin, nous montrerons combien l'intention éducative peut se présenter pour le sujet psychotique sur le versant du ravage.

Considérer la participation d'un sujet dit «handicapé», c'est d'abord reconnaître dans ses symptômes une solution, tant dans la réponse qui est donnée à la pulsion qui envahit le corps, que dans la tentative de faire lien social.

La question de la participation sera abordée selon trois modalités: une introduction qui vient interroger le geste de Saint Martin, une analyse de deux cas cliniques, une synthèse sur la question de la participation et du rapport au savoir.

## 1. Le geste de Saint Martin

La façon dont Jacques Lacan reprend dans son séminaire VII «l'Éthique de la psychanalyse» l'initiative de Saint Martin<sup>1</sup> est venue questionner une représentation personnelle de l'auteur.

En effet, dans le village d'où je viens, l'église de la paroisse est patronnée par Saint Martin. J'ai donc grandi de dimanches pieux en dimanches qui le devenaient moins face à une fresque qui rappelle le geste de ce grand chevalier qui coupe sa tunique pour en donner une moitié à un mendiant. Il s'agit là d'un acte de charité chrétienne qui était censé orienter dans mon

\* Psychothérapeute FSP, Analyste praticien membre de la NLS. Directeur de l'ASA-Valais, Sion (Suisse).

Courriel: olivier.salamin@asavalais.ch

1 Saint Martin est le chevalier qui a coupé son manteau pour en donner une moitié à un mendiant.

éducation toutes les bonnes actions que j'allais accomplir. Mais, le Dr Lacan en donne une lecture bien différente:

Tant qu'il s'agit du bien, il n'y a pas de problème, le nôtre et celui de l'autre sont de la même étoffe. Saint Martin partage son manteau, et on en fait une grande affaire, mais enfin, c'est une simple question d'approvisionnement, l'étoffe est faite de sa nature pour être écoulée, elle appartient à l'autre autant qu'à moi. Sans doute touchons-nous là un terme primitif, le besoin qu'il y a à satisfaire, car le mendiant est nu. Mais peut-être, au-delà du besoin de se vêtir, mendiait-il autre chose, que Saint Martin le tue, ou le baise. C'est une tout autre question que de savoir ce que signifie dans une rencontre la réponse, non de la bienfaisance, mais de l'amour. (Lacan, 1960, p. 219)

## 2. Vouloir le bien de l'Autre...

Dans un enseignement prononcé à la section clinique de Lyon, le psychanalyste Pierre Forestier a commenté cet extrait de Lacan. En voici un condensé, car il vient éclairer deux points très importants: la question de l'interprétation de la demande et celle de la participation du mendiant dans cette histoire.

St-Martin est le patron de plus de 3600 églises en France. C'est Sulpice Sévère qui a tracé les grandes lignes de sa biographie (317-397). Martin éprouve très vite le désir de se consacrer à Dieu, mais il est partagé, dans un débat intérieur, entre la fidélité aux obligations militaires d'une part et la vocation monastique d'autre part. A 15 ans, il fugue lors d'une cérémonie et, dénoncé par son père, il entre à cet âge dans la légion. Il accède à la garde impériale à cheval (*schola*) et porte un manteau blanc (la *chlamyde*). Officier en Gaule, sa patience est mise à l'épreuve. Martin est dans une logique religieuse où le maître sert son serviteur sous la forme d'un ministère et il s'inspire des saintes femmes qui entourent Jésus pour guider sa vie morale.

Un événement survient un soir d'hiver aux portes d'Amiens où il rencontre un passant pauvre. Immédiatement, Martin *interprète* que Dieu a placé ce pauvre homme sur son chemin. Il partage son manteau en deux et en offre une moitié au pauvre. Suite à son geste, il fait un rêve. Le Christ est vêtu d'une demi-chlamyde et il l'entend: «J'étais nu et vous m'avez vêtu; ce que vous faites aux plus petits de mes frères, c'est à moi que vous le faites.» Martin se fait baptiser et se dégage de ses obligations militaires;

dans la lignée de Saint Augustin, il place alors l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi.

Cet extrait biographique montre bien comment Saint Martin *interprète* la demande du mendiant à partir de son rapport à sa propre jouissance. A priori, c'est la façon dont nous nous retrouvons d'emblée impliqués lorsque nous nous engageons à titre personnel dans une relation d'aide, et c'est ce à quoi l'analyse personnelle ou les supervisions viennent répondre.

Deux vignettes cliniques vont permettre de resserrer les questions soulevées autour de la demande du mendiant et de sa participation (qui restera sans doute énigmatique, même si Lacan dans son commentaire incisif nous indique que cela a sans doute à voir avec la pulsion de mort et la sexualité).

### 3. La révolte de Stéphane

Stéphane se plaint du monde. Il vient à ma rencontre sans rendez-vous, parfois plusieurs fois par jour. Je l'entends monter les escaliers d'un pas lourd et furieux. Il frappe à la porte et entame: «J'ai quelque chose à dire [...] les éducateurs m'obligent à fumer», ou «les éducateurs ne me donnent pas à manger», ou encore «Etienne me vole mes cigarettes»... Il faut dire que les réponses qu'il a obtenues jusqu'ici tendaient plutôt à lui prouver que ses dires n'étaient pas fondés.

J'ai d'abord marqué ma désapprobation, en indiquant qu'il n'était pas acceptable que les éducateurs l'obligent à fumer. J'ai estimé ses revendications suffisamment graves pour en prendre note. Stéphane m'a alors proposé de garder ces notes «pour la réunion». De quelle réunion s'agissait-il, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que cette tournure lui a permis de s'apaiser, parfois même de sourire ironiquement d'une situation qui le mettait hors de lui, et de retourner plus tranquille à l'atelier d'occupation où il travaille.

Stéphane vient donc régulièrement – et littéralement – «déposer plainte». Il amène ses propres notes, manuscrites ou écrites à l'ordinateur, dessine des plans pour m'expliquer les torts qu'il a subis, me demandant à chaque fois de «noter pour la réunion».

Dans une session d'analyse de la pratique avec Gil Caroz, psychanalyste à Bruxelles, les équipes éducatives ont choisi de présenter la situation de Stéphane dont je viens de décrire la singularité de mes rencontres avec lui.

Dès les premiers mots de sa présentation, une éducatrice signale les troubles du comportement de Stéphane. Elle ajoute à ce trait «une problématique d'accusation de l'autre». Stéphane est convaincu que des choses se passent alors que dans la réalité, cela ne s'est pas produit.

Dans une première lecture contemporaine, on repère que la participation de Stéphane encombre les équipes qui ont l'impression d'être les victimes de ses provocations. Comme il arrive à Stéphane de tomber – par exemple lors de séjours ou de fêtes institutionnelles – les équipes ont là aussi la conviction qu'elles sont manipulées, qu'il se laisse tomber. L'incontinence urinaire – qui sera plus tard réinterprétée du côté d'un lâché du corps – est également traitée de façon comportementaliste avec l'idée notamment qu'un désagrément, comme par exemple le fait d'amener lui-même son linge souillé à la lingerie, pourrait permettre l'extinction du comportement. La conversation met en évidence, d'une part, la certitude pour Stéphane qu'une volonté malveillante s'adresse à lui et, d'autre part, le lâcher du corps qui ne survient pas n'importe quand, mais lorsqu'un éducateur se détourne de lui sans parole.

Cette vignette illustre combien la lecture de la situation prise dans une position de victime des agissements de Stéphane était venue boucher les tentatives de traitement que Stéphane essaie de mettre en place pour se défendre d'un autre qui l'envahit. Sa participation pourrait ainsi prendre une tournure plus favorable dans une transition des représentations de la position de «l'emmerdeur» à celui qui «dépose plainte». Son impasse devient alors solution et son symptôme, loin de constituer un trouble à éliminer, devient une façon singulière de nouer un lien social.

#### 4. Soutenir la participation du sujet

Emilie porte un diagnostic de handicap mental modéré, elle a des comportements dits caractériels. Emilie monte les gens les uns contre les autres et présente de grandes compétences pour créer des conflits qu'elle gère très mal et dont elle n'arrive pas à parler. Si l'on peut dire que, globalement, sa relation avec les éducateurs est bonne, Emilie peut aussi bien avoir des comportements qui inquiètent les équipes. Elle s'automutile parfois dans sa chambre, tout en étant des plus sereine durant ces moments-là. Les équipes

soulignent qu'il n'est pas possible d'aider Emilie à trouver les raisons de ses crises, ni le pourquoi de ses automutilations.

La conversation que nous engageons à propos d'Emilie avec Franco Lolli, psychanalyste à Milan, met en évidence trois solutions symptomatiques chez Emilie:

1. Emilie utilise un grand nombre de mots, dont toutefois elle ne connaît pas la signification. Son langage génère des malentendus qui nous font dire qu'Emilie ne parle pas pour communiquer. Elle parle hors discours, dirait Lacan;
2. Emilie a des troubles psychosomatiques. Lorsqu'elle vit un moment difficile, elle se plaint de douleurs au ventre, ou encore à la tête;
3. Emilie s'automutile en toute sérénité.

## 5. Qu'est-ce que la jouissance?

Pour ramasser la question et dégager une orientation éducative autour de la participation d'Emilie qui tente de réguler la jouissance qui lui arrive dans le corps, il nous faut tenter de donner de ce concept une définition aussi claire et synthétique que possible. On pourrait dire que la jouissance est un état de tension que le corps éprouve. C'est un état de tension insupportable pour le sujet. Pour le sujet névrosé, la jouissance est transformée en plaisir par l'intermédiaire de l'éducation notamment. Par une inscription singulière dans le langage et dans le corps, la jouissance se transforme en quelque chose de supportable que nous définissons comme du plaisir. Pour le sujet psychotique, par contre, la jouissance est un état de tension continu qu'il ne peut pas supporter et qu'il doit évacuer.

Cette lecture du vécu d'Emilie nous aide à dégager la logique de son cas. Sa participation au monde consiste à traiter la jouissance qui arrive dans son corps de façon diffuse et insupportable. Elle le fait en alignant des signifiants hors sens, en localisant la jouissance dans le corps dans un versant hypocondriaque et en s'automutilant, ce qui semble l'apaiser dans une libération de la jouissance au travers des ouvertures qu'elle pratique dans son corps.

Emilie a donc trois modalités pour se libérer de la jouissance qui l'envahit: parler, penser à la maladie et se blesser. Ces trois modalités indiquent à la fois la participation du sujet et l'impossible de l'éducation

souligné par Freud, au sens où les productions du sujet, aussi insupportables nous semblent-elles, ont valeur de solutions symptomatiques pour le sujet. Soutenir la participation d'Emilie, dans ce cas précis, revient dans un premier temps à accepter les solutions qu'elle a choisies. Bien sûr, il ne s'agit pas de soutenir la solution hypocondriaque et celle de l'automutilation. Mais l'objectif éducatif avec Emilie n'est pas pour autant de supprimer ces deux symptômes. Peut-être se réduiront-ils «de surcroît» dans une approche appliquée à soutenir de façon décidée sa solution du maniement des signifiants, par exemple avec des outils tels que les rébus, ou encore dans un travail d'écriture qu'elle investit beaucoup.

## 6. Le petit pas de côté

Les vignettes cliniques montrent combien la question de la participation s'inscrit au niveau clinique dans la question d'un rapport au savoir. L'hypothèse suivante pourrait donc être formulée: moins le savoir de l'accompagnant à propos de ce qui est bon pour la personne handicapée est grand, plus la participation de la personne handicapée augmente.

La psychanalyse oriente donc l'accompagnant en lui proposant de se dégager de la place du «sujet supposé savoir». Ce qu'il a à savoir, c'est qu'il y a un au-delà de la demande, quelque chose qui relève du questionnement et du traitement propres à un sujet. Minelli (2000) le précise dans un très bel exemple tiré de sa pratique de documentaliste. Lorsqu'elle reçoit un élève qui lui demande des références sur le cheval, elle ne se contente pas de lui répondre que des réponses toutes prêtes se trouvent au rayon «plus belle conquête de l'homme». Elle fait un «petit pas de côté» et demande à l'élève ce qu'il sait déjà, ce qui l'amène. Ce pas de côté permet de faire circuler la parole et situe l'élève dans une position de chercheur face à son questionnement.

## Références

- LACAN, J. (1960). «Séminaire VII du 23 mars», dans *L'éthique de la psychanalyse*. Paris: Seuil (1986).
- MINELLI, M.-C. (2000). «Les petits pas de côté». *Terre du CIEN*, 5, pp. 13-14.